

3<sup>e</sup> Année - N° 111.

Le numéro : 25 centimes

30 Novembre 1916.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

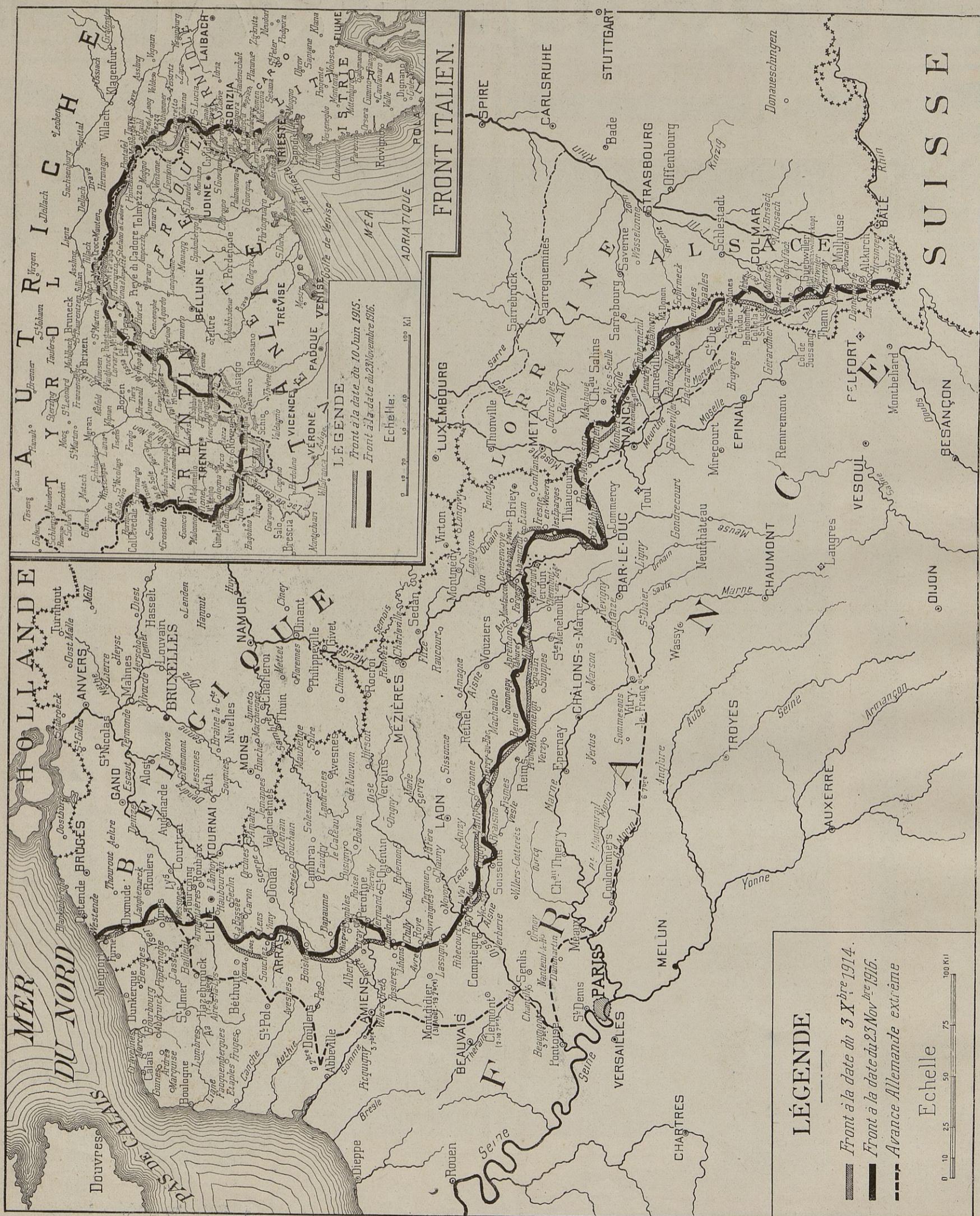
Abonnement pour la France ... 15 Frs

G. de Mondésir

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

Edité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

## LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 16 au 23 Novembre

**N**OTRE aviation a de nouveau affirmé sa maîtrise durant ces derniers jours par de nombreux exploits. Un nouvel as s'est révélé : Loste, tandis que ses glorieux anciens : Guynemer, Dorme, Heurteaux, Tarascon, allongeaient la liste de leurs victimes. Mais la prouesse la plus impressionnante a été réalisée, le 17 novembre, par le capitaine de Beauchamp, qui s'était déjà distingué en maintes occasions et notamment le 24 septembre par le bombardement des usines Krupp à Essen, de concert avec le lieutenant Daucourt. Parti de Nancy le 17, il se dirige sur Munich : le but de ce raid audacieux est de bombarder la capitale de la Bavière, en représaille des bombardements que les Allemands ont récemment effectués contre la ville ouverte d'Amiens. Arrivé au-dessus de Munich un peu après 13 heures, il lance sur la gare les obus chargés de rappeler les Boches au respect du droit des gens. Sa mission remplie, il prend de la hauteur, monte jusqu'à 4.000 mètres, et, le temps devenant trop mauvais pour lui permettre de regagner sa base, il se décide à cingler vers l'Italie. Il survole Innsbrück et tout le massif montagneux du Tyrol. Enfin notre hardi bombardier voit au loin briller la surface de l'Adriatique. Son voyage s'achève à 20 kilomètres au nord de Venise, à Santa-Dona di Piava, où il atterrit au grand ébahissement de la population. Il avait couvert 700 kilomètres. Il est à remarquer que le capitaine de Beauchamp pouvait aussi bien jeter ses bombes sur la ville de Munich que sur la gare, et que, s'il prit celle-ci pour objectif, ce fut pour prouver une fois de plus que dans leurs expéditions nos aviateurs ne s'attaquent qu'aux établissements militaires ou susceptibles d'être utilisés par l'armée ennemie. Cette audacieuse opération a produit une émotion considérable en Allemagne, moins encore à cause des dégâts qui en ont résulté que parce qu'elle démontre une fois de plus, après les raids sur Stuttgart, Berlin et Essen, que nos aviateurs sont capables d'aller châtier les Boches jusque dans les villes où ils se croient le plus en sûreté. A Munich, l'alarme a été chaude, mais les journaux allemands sont restés muets sur le chapitre des dégâts, ce qui prouve qu'il y en a eu, comme on l'a su de source officieuse. Cependant, une des bombes françaises ayant, probablement par contre-coup, endommagé quelques vitraux de l'église Saint-Boniface, les Boches n'ont pu se tenir de donner, dans le radio annonçant le raid, leur appréciation là-dessus au monde civilisé ; ils trouvent que « la destruction des vitraux d'une église est de la pure barbarie ». À qui le disent-ils !

Les communiqués du front occidental du 16 au 21 sont remarquables par leur concision. Aucun fait vraiment saillant ne s'en détache. L'artillerie et l'aviation sur tout le front ont beaucoup donné, mais les actions d'infanterie ont été rares et de minime importance.

Le 16, après leurs brillants succès du 14, nos alliés, ayant entamé sérieusement la deuxième ligne de défense allemande par la prise de Beaumont-Hamel, ont encore devant eux la troisième ligne, qui est intacte ; cette troisième ligne s'appuie aux villages de Bucquoy, Puisieux-au-Mont et Grandcourt. Le recensement des prisonniers faits durant les trois dernières journées, enfin terminé, en accuse 6.190.

Le 17, ils essuient une violente contre-attaque à l'est de la butte de Warlencourt et abandonnent le terrain qu'ils avaient gagné le 14 novembre. Leurs nouvelles positions sont violemment bombardées ; de leur côté, par leurs canons et leurs avions, ils causent de graves dommages à l'ennemi. Le lendemain, ils progressent au nord-est de Beaumont-Hamel et au nord de Beaucourt, ainsi que jusqu'aux abords de Grandcourt, sur l'autre rive de l'Ancre ; le mauvais temps gêne beaucoup les opérations. Ils font plus de 750 prisonniers en ces deux jours ; près de 100 viennent s'ajouter à ceux-là le lendemain, au cours de petites actions.

Le 21, les troupes britanniques continuent à tenir l'ennemi en haleine, mais leur action se borne à des coups de main. Il en est de même le 22 et le 23 ; de petits engagements ont lieu ça et là sans résultat appréciable.

L'artillerie manifeste de part et d'autre une grande activité.

Sur le front français de la Somme, la période du 17 au 23 a été également marquée par l'absence d'opérations importantes. La région est couverte de boue et ne se prête pas aux grandes initiatives. Cependant, le 18, nous avons à repousser deux attaques assez fortes contre nos tranchées : l'une dans le secteur de Biaches, l'autre à l'est de Berny. Par contre, le bombardement de nos lignes se poursuit activement, et notre artillerie de son côté ne reste pas inactive.

Dans la région de Verdun, le secteur Douaumont-Vaux a continué à être bombardé avec une insistance qui donne la mesure du dépit que les Boches ressentent d'avoir perdu cette ligne. Le fait est que ces deux positions sont exceptionnellement importantes. Et il ne s'agit pas là, comme sur beaucoup d'autres points du front, d'emplacement de villages plus ou moins recouverts de décombres. Les forts de Douaumont et de Vaux, tout en ayant énormément souffert des luttes au bout desquelles ils sont restés entre nos mains, étaient encore fort utilisables comme points d'appui lorsque nous les avons repris et il va sans dire que depuis lors on n'a pas négligé de les remettre en état. Un neutre qui visita le fort de Douaumont peu après la reprise par nos troupes donna quelques détails sur l'état dans lequel il se trouvait :

« Douaumont a reçu un nombre incalculable de gros obus. Le poids des projectiles auxquels il a eu à résister dépasse certainement de beaucoup tout ce que pouvaient imaginer les ingénieurs qui en ont dirigé la construction. Cependant le sous-sol est intact. Les ouvrages avancés ont beaucoup souffert ou ont été anéantis. L'étage supérieur a été traversé. Un grand trou fut ouvert par un obus français. Le 420 ennemi a fait son possible pour détruire Douaumont et il n'y a pas réussi. Les projectiles français de 400 ont causé des dégâts réellement sérieux à la masse de l'édifice. Il semble que pratiquement le 400 français s'est affirmé comme une arme bien plus puissante que le 420. »

Quant au fort de Vaux, il avait lui aussi coûté cher aux Allemands. Il avait été attaqué en fait dès la fin de février, car toutes les opérations effectuées par l'ennemi dans son voisinage avaient sa possession pour objectif et occasionnèrent aux Boches des pertes énormes. Le bombardement du fort commença le 31 mai et fut poursuivi sans relâche par 48 pièces de grosse artillerie. Sous un déluge

d'obus, le fort se vit finalement coupé de toutes communications avec l'arrière. Il ne recevait plus de ravitaillement ; la garnison souffrait de la faim et surtout de la soif. Enfin le 7 juin, après une résistance héroïque, le commandant Raynal se rendit.

Les Allemands l'avaient réparé et y avaient accumulé les munitions, avec la pensée que nous ne le reprendrions jamais. On sait que le 9 novembre, après avoir dirigé sur lui un bombardement effroyable, notre commandement déclancha l'attaque qui devait le leur enlever et qui en effet en reprit possession sans effusion de sang, sa garnison l'ayant évacué.

## NOTRE COUVERTURE

### LE GÉNÉRAL DE MONDÉSIR

Né le 1<sup>er</sup> décembre 1857 à Gatchina (Russie), le général PIARRON DE MONDÉSIR entra à l'Ecole Polytechnique en 1874 ; sorti dans l'arme du génie comme sous-lieutenant en 1878, il était capitaine en 1883, colonel en 1909, général de brigade en 1913 ; il fut adjoint en cette qualité au Préfet maritime de Toulon ; c'est là que la guerre le trouva. Il commanda la 30<sup>e</sup> brigade d'infanterie. Promu général de division au cours de la campagne, il s'est acquitté, l'hiver dernier, avec le plus grand succès, de la mission de réorganiser à Corfou l'armée serbe ; les beaux succès que cette armée vient de remporter en Macédoine en sont la preuve éclatante.

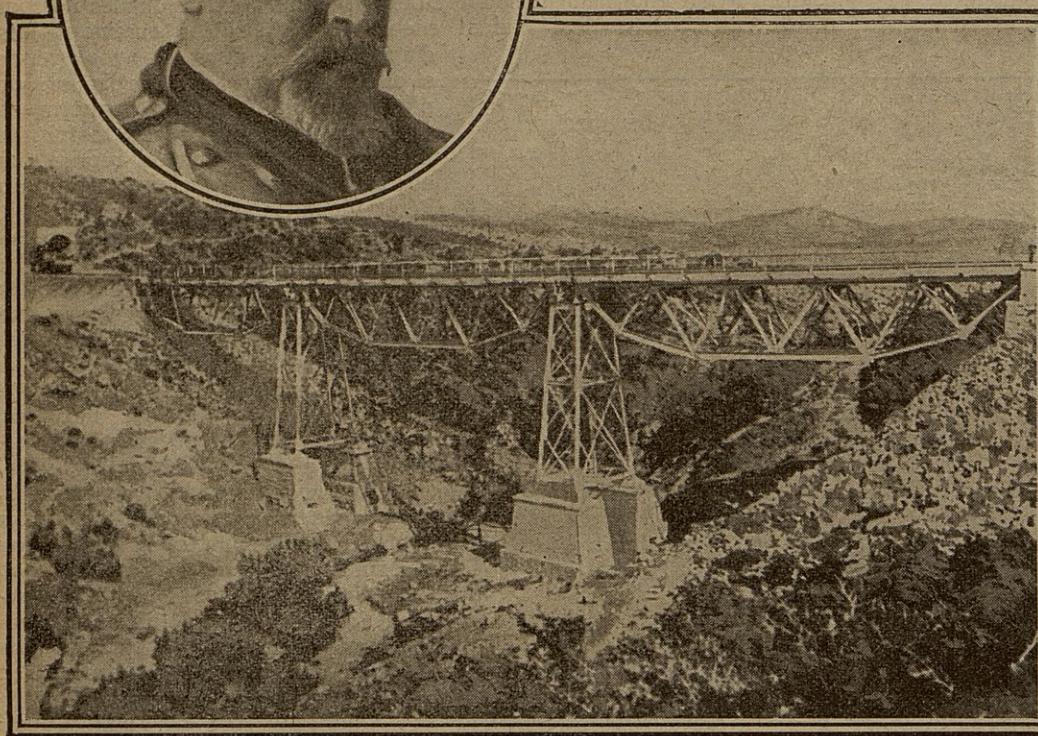
Depuis, le général de Mondésir est à la tête de l'un de nos corps d'armée formés après le début des hostilités.

Blessé le 27 août 1914, il fut l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée.

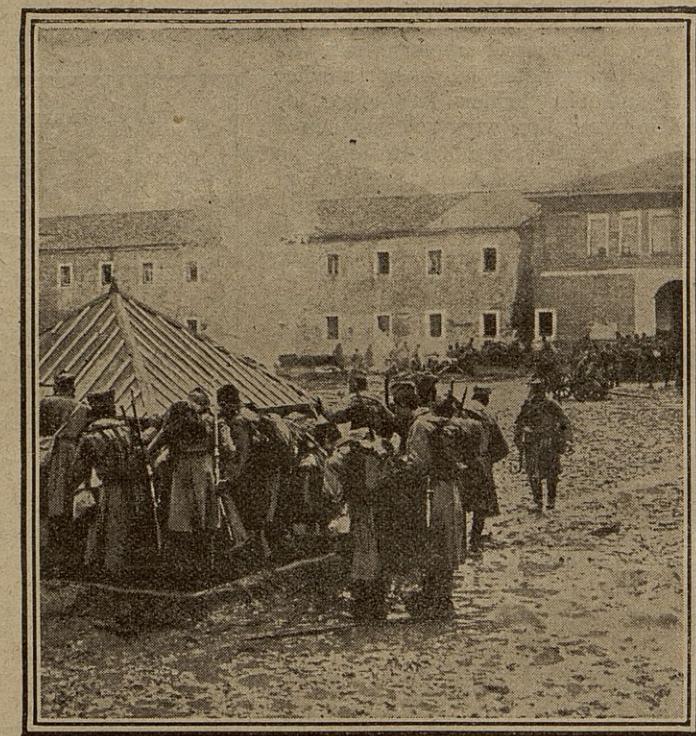
## LES TROUPES ALLIÉES OCCUPENT MONASTIR



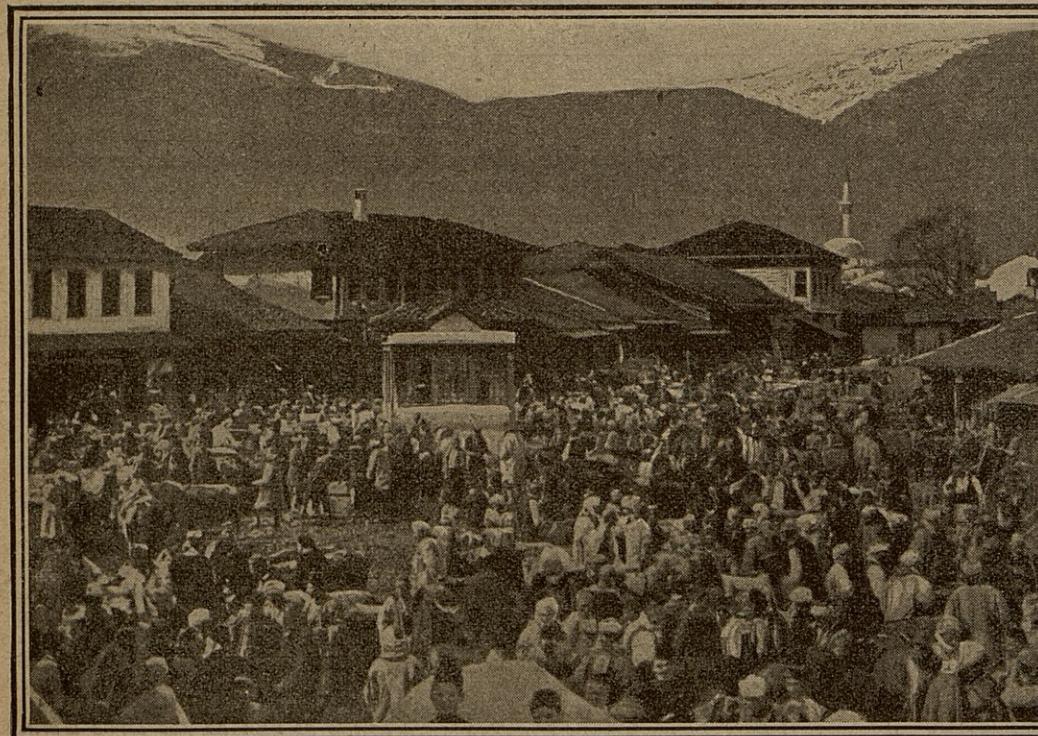
Vue générale de Monastir. Dans le médaillon, le général gouverneur bulgare Théodoroff.



Le pont d'Ekschisu, sur la ligne de Monastir à Salonique ; il se trouve près du lac d'Ostrovo, sur la ligne qui marquait notre front au 12 septembre.



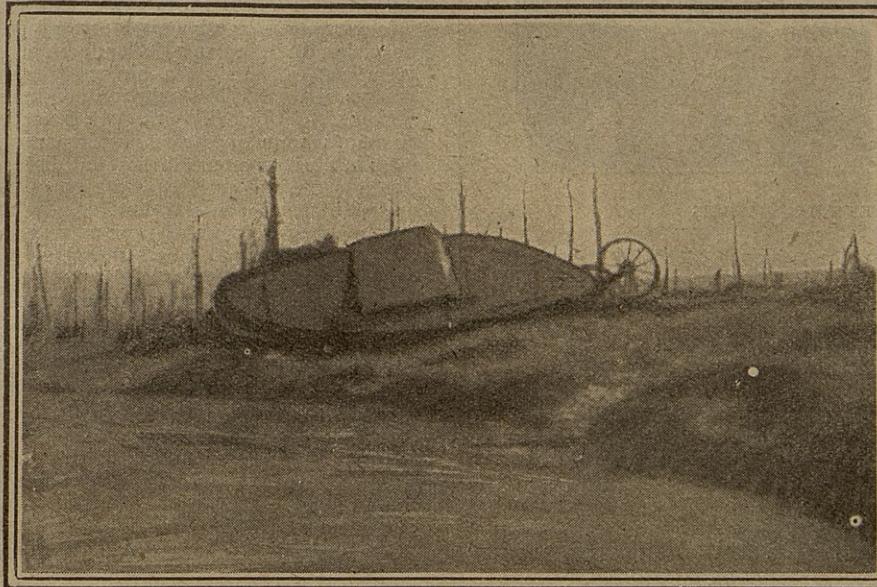
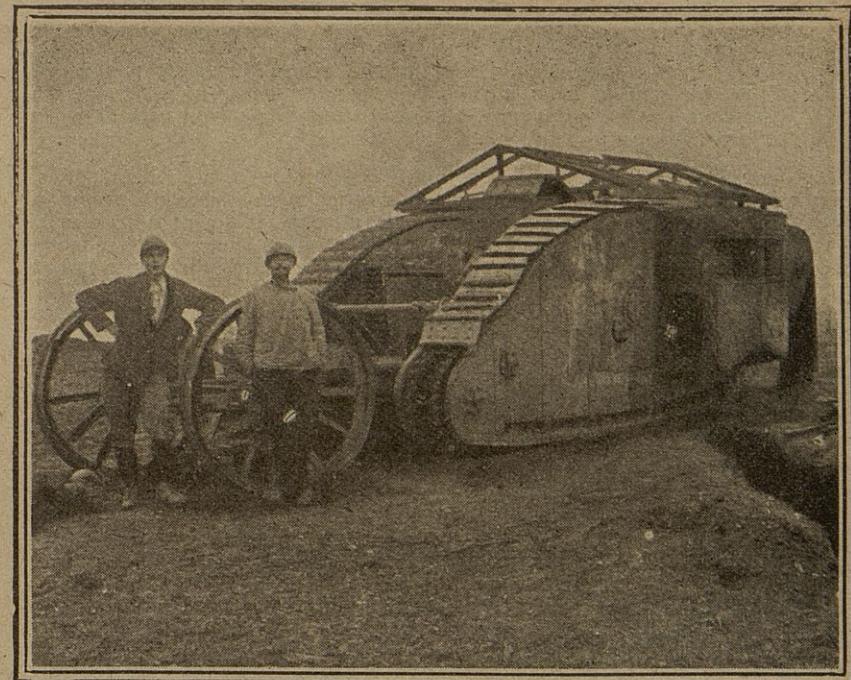
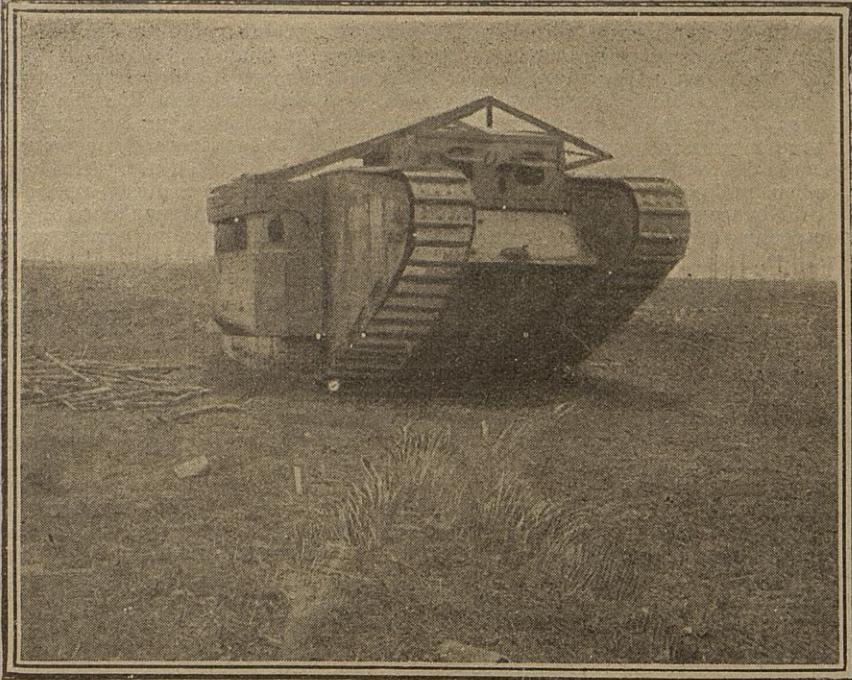
Les troupes serbes à leur entrée à Monastir prennent possession des casernes.



Monastir, où les alliés sont entrés le 19 novembre, est à 219 kilomètres au nord-ouest de Salonique. Son nom vient du grand nombre de couvents qui y existaient autrefois ; elle avait été conquise par les Serbes le 12 novembre 1912. C'est une ville prospère qui compait 65 000 habitants, et une place militaire de première importance. A gauche : le marché aux bestiaux. A droite : une rue.

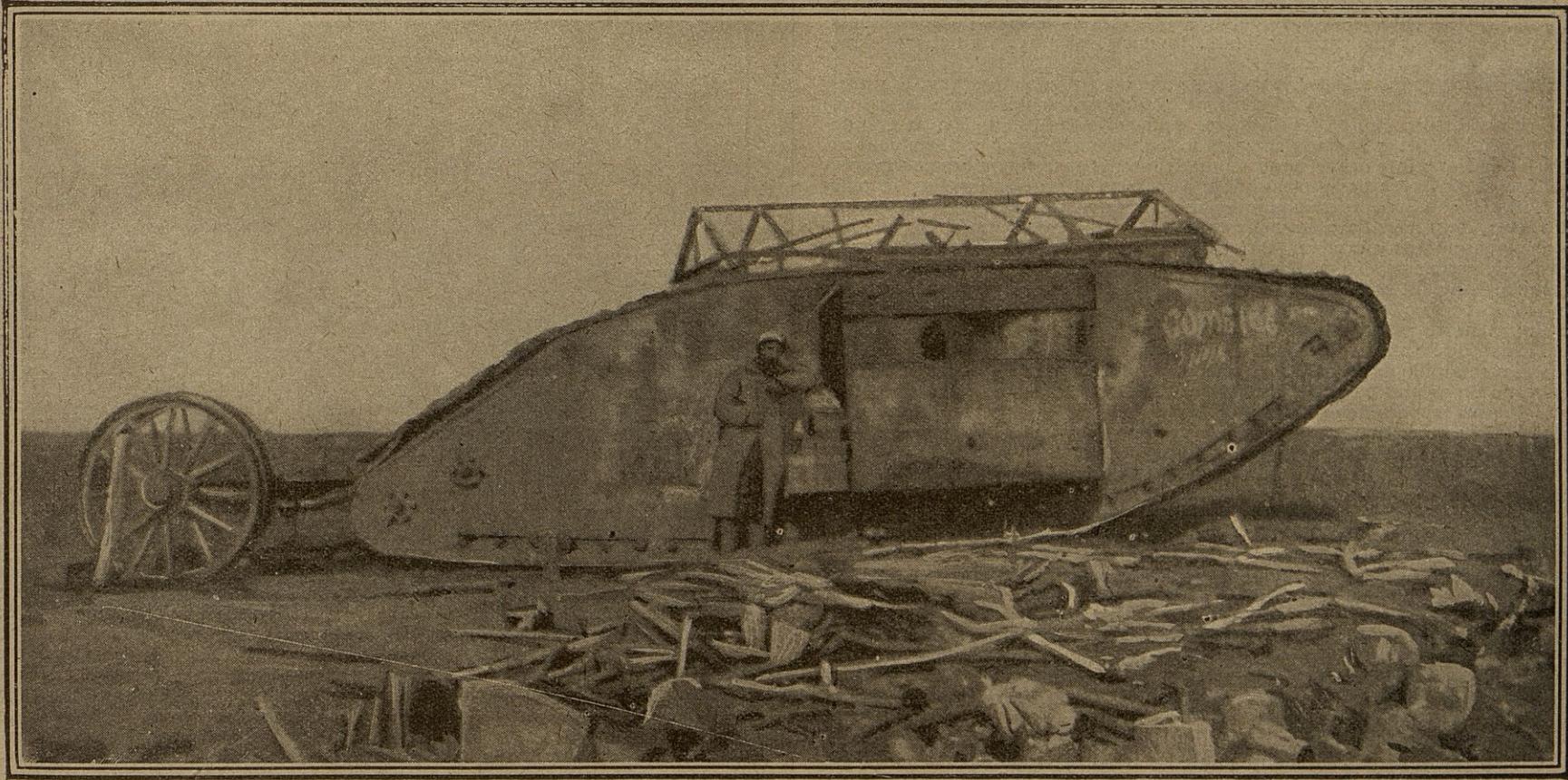


## LES « TANKS » DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Ce prodigieux engin, d'aspect à la fois antédiluvien et futuriste, semble vraiment sorti tout armé du cerveau de Wells. Mélange de ruse et de force, de lenteur et d'élan, de gravité burlesque et de flegmatique humour ; combinaison du Cheval de Troie, du mégathérium et de la Tarasque, le voici qui part en campagne, bonasse et formidable. A sa vue, les Tommies vont s'ébouler de rire et les Boches d'effroi. Sous les plâces foulées du mastodonte, les abris allemands s'effondrent comme des taupinières et les ronciers barbelés s'effilochent au vent comme des écheveaux d'étoopes.

A califourchon sur la tranchée conquise, le « tank » reprend haleine avant de poursuivre sa course. L'équipage va procéder à la toilette du monstre. En sa qualité de sujet britannique, « Crème-de-Menthe » est une miss délicate eutant que coriulente, éprise de confort et d'hygiène. Ne dirait-on pas, ci-contre, que que gazelle prête à se désaltérer dans le courant d'une onde pure ? Les Tommies, qui veillent sur la conduite de l'imposante personne, ont pour elle des attentions de mère et lui prodiguent les petits noms d'amitié « Délices-du-diable », « Clair-de-lune », etc.



La censure anglaise n'a permis que récemment la publication de photographies d'un « tank », ce formidable engin de guerre destiné à réduire les abris des mitrailleuses ennemis. Ce nom de « tan'k », c'est-à-dire « réservoir », leur fut donné pour éviter les indiscretions pendant leur fabrication. C'est au moyen d'une « chenille », que l'on aperçoit de chaque côté, que ces cuirassés terrestres peuvent se mouvoir et s'agripper aux ondulations du terrain ; des canons et des mitrailleuses sont disposés de façon à tirer dans tous les sens. Les « tanks » creusent dans les tranchées, remontent les talus, enfouissent les murs des maisons.

# La bataille sur la Somme

*Nous recevons d'un jeune artiste peintre la description suivante d'une phase de la bataille de la Somme : les photographies prises en avion que nous publions plus loin illustrent le récit vécu de notre collaborateur occasionnel.*

...Nos autos s'arrêtent enfin. Les marchepieds baissés, nous descendons, heureux de nous dégourdir les jambes, de secouer la poussière dont nous avons saupoudrés notre course rapide. Un soleil pâle filtre péniblement à travers le ciel cotonneux. Les faisceaux formés, de petits groupes s'organisent, chacun songe à se lever l'estomac, indifférent à la sourde rumeur qui gronde là-bas sous l'horizon.

Je profite des quelques minutes de répit qui nous sont accordées, en atten-



FANTASSINS TRANSPORTÉS EN AUTOMOBILES

dant les ordres, pour examiner les lieux où nous venons d'être inopinément transportés.

C'est un spectacle nouveau, qui n'est comparable à rien de ce que j'ai vu depuis deux ans. Sur un plateau, à perte de vue, des tentes maraboutes serrées les unes contre les autres font songer à certains tableaux des guerres d'autrefois. C'est le camp des Anglais, parmi lesquels on distingue rapidement de nombreux uniformes français, car nous sommes au point de jonction de notre secteur avec celui de nos alliés. Une activité intense se manifeste dans cette fourmilière : corvées se rendant à l'eau, cavaliers kakis portant des ordres de toute la vitesse vertigineuse de leurs admirables chevaux, autos d'ambulance filant vers l'arrière, convois d'artillerie allant au ravitaillement. Tout ce monde va, vient, se croise sans à-coup, presque silencieusement, sur les larges pistes créées par le passage incessant de cette multitude. Car les quelques routes qui existent sont insuffisantes pour un tel flot. D'ailleurs, nous sommes dans un coin de nature anonyme, distant d'au moins 5 kilomètres du dernier village que nous avons rencontré et dont le silence et le calme ne devaient être troublés, il y a quelques mois, que par le bêlement des moutons et le tintement de leurs clochettes. Au-dessus de nous, séparées entre elles par quelques centaines de mètres, de nombreuses « saucisses » montent une garde vigilante. Jamais je n'en avais vu autant dans un espace aussi restreint.

Un ordre bref nous fait courir vers nos sacs et rompre les faisceaux. D'autres détails me frappent encore pendant notre rapide passage à travers le camp. Ici, une nombreuse équipe d'infirmiers, manches retroussées, lave à grande eau une centaine de brancards entassés le long d'un talus et qui semblent, à en juger par leur teinte brune, avoir rendu de récents et trop nombreux services. Tout cela se fait avec des gestes précis, sans hâte ni paroles inutiles, la pipe aux dents. A côté, une autre équipe creuse de nouvelles fosses dans un enclos où les croix, de fraîche date, forment un bataillon aux rangs serrés, hélas !

Quelques mètres plus loin, un autre spectacle vient heureusement nous distraire de cette impression pénible. Un match « cordial » de foot-ball réunit Français et Anglais, mais il me paraît que les règles du jeu n'y sont pas très respectées, et que c'est plutôt un prétexte pour se réchauffer, gambader et se distraire. A notre passage, quelques spectateurs se détachent et s'approchent, dans l'espoir de retrouver un visage ami. Ce sont des chasseurs qui « en reviennent ». Leur bataillon s'est arrêté là quelques heures avant d'aller vers l'arrière prendre un repos plus complet. Ils portent dans leur attitude et leurs regards graves le souvenir des heures récemment vécues. Nous nous regardons avec la curiosité réciproque que crée la différence momentanée de nos conditions ; quelques tuyaux, quelques renseignements sont échangés ; nous passons.

Au bout d'une demi-heure de marche assez pénible, après avoir traversé un taillis rempli d'épines, de racines et de souches, nous arrivons soudain dans un ravin qui se révèle aussi peuplé que le camp où nous avons débarqué, mais l'aspect est tout différent. C'est dans des « cagnas » creusés à flanc de coteau que tout ce monde gîte. Et si l'on rencontre encore quelques Anglais ici, l'élément français domine. Au milieu du ravin, un quadrilatère enclos à hauteur d'homme de grillage et de réseaux barbelés. C'est de là, sans doute, que viennent les quelque 50 prisonniers terreaux que nous avons rencontrés chemin faisant, poussés rapidement vers l'arrière par quatre cavaliers, sabre au clair.

Nous continuons notre route, remontons de l'autre côté du ravin. Nous dépassons deux puissants tracteurs anglais agrippés de leurs larges patins à la déclivité du terrain. Ce sont eux qui ont amené les pièces énormes dont l'abominable turieux nous fouettent les reins.

D'ailleurs, depuis quelques minutes, le roulement de la canonnade se faisait plus fort et plus distinct, et, maintenant, les départs vibrants, qui prolonge le ronflement des obus de gros calibre, nous environneront de toutes parts. De temps à autre, un obus boche tente de répondre à cette clamour vénémente, mais éclate assez loin encore devant nous.

Il est près de six heures ; la nuit est rapidement venue, opaque et ouatée de brume. Nous avons pris la formation de circonstance, en file indienne ; notre colonne serpente entre d'énormes entonnoirs, franchit d'anciennes tranchées où quelques-uns, dont la vue est mauvaise ou le pied peu sûr, s'effondrent

silencieusement. Ils se relèvent péniblement, les vêtements et le sac alourdis de glaise. La marche devient difficile, tantôt coupée d'arrêts brusques provoqués par l'exclamation : « Ça ne suit pas ! » tantôt activée jusqu'à la course afin de ne pas perdre de vue le dos de l'homme qu'on a devant soi et dont la silhouette disparaît presque dans l'obscurité. Les obus se mettent à tomber à notre hauteur, mais heureusement sur les crêtes à droite et à gauche.

Peu à peu la brume se dissipe. Nous commençons à apercevoir l'horizon incendié de lueurs incessantes, shrapnels et fusées éclairantes. Devant nous, à une distance qu'il nous est difficile d'évaluer, sans doute dans le creux d'un des nombreux ravins qui sillonnent le pays, quelques lumières me suggèrent la pensée des veillées heureuses d'un paisible village. J'ai hâte d'être arrivé dans ce lieu, quoique je sache bien que la réalité ne répondra pas à ce mirage poétique.

Nous y parvenons en effet. Les lumières sortent des cagnas d'artilleurs, accrochées aux flancs d'un mamelon à l'abri duquel ils envoient d'incessantes rafales.

Nous sommes arrivés. D'anciennes tranchées boches, sur lesquelles nous installons, tant bien que mal, nos toiles de tentes, nous serviront d'abris en attendant que ce soit le tour de notre division de donner, ce qui ne saurait tarder. Harassés de fatigue, nous nous enveloppons dans nos couvertures et nous nous endormons sous le dôme sonore des projectiles de tous calibres.

Enfin, nous voici dans la tranchée d'où nous élancerons, après-demain, à l'assaut des positions ennemis. La relève a été mouvementée. Tout semblait devoir si bien se passer, avec l'assainissement habituel de marmites, dont, heureusement, la plupart ne portent pas, quand une section, passant, par un hasard malencontreux, sur un point de notre première ligne où il n'existe pas de tranchée, est arrivée directement sur les réseaux boches ! Fusées ininterrompues, balayage du terrain par les mitrailleuses, tir de barrage ! Nous nous sommes blottis dans des trous d'obus pour laisser passer l'orage. Au bout d'une demi-heure, l'ennemi, croyant nous avoir anéantis ou dispersés, a ralenti le feu et nous avons pu, par petits groupes, venir prendre position. L'alerte a été chaude ! Heureusement, à notre compagnie du moins, pas de pertes, deux ou trois hommes blessés peu gravement.

Au moment de notre arrivée dans la tranchée, l'ennemi a été pris d'un sursaut de colère et nous a envoyé une rafale d'obus bien dirigée. L'un d'eux, dont nous avons senti le vent, est allé éclater à quelques mètres derrière nous. Décidément le coin a l'air d'être repéré, et il va falloir travailler cette nuit, en prévision de la journée du lendemain. Il y a surtout une damnée pièce, toujours la même, qui semble avoir pris pour objectif le point où nous sommes, mes voisins et moi. Elle s'acharne pendant un quart d'heure, puis, sans doute, va porter sa fantaisie ailleurs. Je détache ma pelle-bêche, j'approfondis ma place, en même temps que j'exhausse le parapet avec le déblai. Quelques-uns m'imitent, mais la plupart ont la fatigue fataliste, s'asseoyent au fond de leur trou, s'accordant du mieux qu'ils peuvent pour essayer de dormir. Même ainsi, leurs têtes arrivent au ras du parapet, car les troupes qui nous ont précédés n'ont pu qu'ébaucher la tranchée, sur ce terrain récemment conquis.

Malgré le surcroit de fatigue que m'occasionne ce travail, je ne peux dormir, car le voisinage nocturne de l'ennemi, dans un endroit dont on ignore la topographie, est particulièrement énervant. Lui-même ne paraît pas rassuré, et les fusées éclairantes qu'il envoie continuellement semblent plutôt indiquer des dispositions défensives qu'offensives. A leur lueur brève, je scrute les lieux et j'évalue la distance qui nous sépare de l'adversaire. Certainement, il n'est guère à plus de 200 mètres maximum, car elles retombent presque chez nous. C'est là, derrière ce renflement de terrain, qu'il est sournoisément tapi. Le jour qui commence à poindre me permettra de compléter mes observations. Nous sommes à cheval sur une route qui monte vers l'ennemi, en s'encaissant un peu. Elle est bordée de poteaux télégraphiques dont les fils échevelés pendent lamentablement.

A notre droite, notre ligne monte sur le faîte d'une carrière derrière laquelle se trouve, paraît-il, le poste de secours. A mon tour, je céde à la fatigue, je tombe



VUE D'UN CAMP ANGLAIS SUR LA SOMME

dans une espèce d'engourdissement dont me tire de temps à autre l'éclat déchirant des shrapnels qui viennent cingler contre notre parapet. Quand je sors de cette torpeur, il fait jour, un jour gris et terne. J'aurais voulu un peu de soleil, ce qui influe toujours heureusement sur le moral. Déjà, les hommes de liaison circulent le long de la tranchée ; les chefs de section vont conférer avec le capitaine ; des hommes vont et viennent jusqu'au dehors, en dépit des obus qui rasent le parapet dans les deux sens. Tel qui aurait cru téméraire de se montrer sur le terrain dans un secteur organisé et calme se promène là avec un fatalisme indifférent. Moi-même, je vais dans un trou d'obus remplir mon bidon d'une eau saumâtre, que je bois avec délices. Car nous avons plutôt soif que faim. Cependant, par raison, en prévision des efforts que nous aurons à fournir, nous mâchonnons de temps à autre les provisions dont nous avons été munis avant notre départ. Nous avons emporté trois jours de vivres, qu'il faut ménager.

Vers midi, notre canonnade redouble d'intensité. Ce sont des rafales frénétiques qui atteignent leur maximum de cinq en cinq minutes. Cela passe sans répit par-dessus nos têtes, pour aller, derrière la crête, s'écraser en des éclaboussements noirs dans lesquels on aperçoit des débris de toutes sortes, rondins, tôles qui volent en l'air. Un sergent, qui s'est avancé, signale que, vers la gauche, les réseaux ennemis sont presque intacts, notre tir étant un peu trop court à

cet endroit. Deux minutes plus tard, l'artillerie, prévenue, cible rageusement le point en question, qui n'a pas perdu pour attendre. Et il en sera ainsi jusqu'au soir. Nous faisons la réflexion que les Boches ne doivent pas être « à la noce », et nous préférons notre situation à la leur, bien qu'elle ne soit cependant pas de tout repos ! Bien entendu, ils ne nous laissent pas tranquilles, eux non plus. Mais, sans doute en raison de notre position par rapport à la leur, ils ne nous envoient que des 77 ou des 105. Ceux-ci sont plus dangereux, mais, par une chance extraordinaire, aucun n'arrive dans la tranchée ; ils éclatent dans la terre molle, à 3 ou 4 mètres devant ou derrière. Il semble qu'un charme nous protège. Quant à leurs « gros noirs », ils vont tous éclater dans ce qui reste du village de M... à 400 mètres et arrière. Des éclats et des pierres sont projetés jusqu'à nous, mais sans force de pénétration.

Cependant, si mon coin est privilégié, il n'en est pas de même pour toute la compagnie. Un shrapnell éclate sur la gauche, et quelques secondes après, on « fait passer » qu'on demande des brancardiers. Ils arrivent, mais au bout de quelques minutes, ils repassent, de la tristesse dans les yeux. Le camarade vient de mourir entre leurs bras. Il y a un instant, il était passé par ici et il s'était



CAGNAS D'ARTILLEURS AU FLANC D'UN COTEAU

accroupi, souriant, pour causer avec nous. Que ne l'avons-nous retenu davantage ! Les heures s'écoulent, lentes, mais nous rapprochent inexorablement du moment décisif et, pour quelques-uns, hélas ! fatal. Nous devons, paraît-il, donner l'assaut demain matin, au petit jour. Je me sens calme. Ma destinée est engagée dans une voie, au bout de laquelle, bonne ou mauvaise, je vais arriver rapidement. Je m'interdis de trop songer au passé, cela pourrait m'affaiblir inutilement. L'avenir est incertain, le présent est transitoire, je vais tâcher de l'abréger en faisant un bon somme.

Je me réveille une heure avant le petit jour. J'ai bien dormi ! L..., notre sergent, va, à son tour, prendre quelque repos. Il me dit que l'heure de l'attaque est reculée, la préparation d'artillerie n'étant pas encore au point. Je m'en doutais, car il reste certaines dispositions dernières à prendre. Le concert de la veille recommence, plus précipité, plus furieux, si possible. A 10 heures, on vient chercher L... pour prendre les ordres du capitaine. Il revient au bout d'une demi-heure, presque souriant, et me dit : « L'attaque s'annonce dans de bonnes conditions pour la compagnie. Le capitaine a pris toutes les mesures possibles pour éviter les pertes. » Nous avions à enlever un très mauvais secteur, une redoute fortement organisée. Puis il ajoute, à mi-voix : « C'est pour 1 h. 48. »



DANS LA TRANCHÉE LES POILUS PRÊTS À SORTIR

Pauvre L... ! Comme il a été courageux, actif et même gai pendant les dernières heures qui lui restaient à vivre !

Nos obus continuent avec frénésie leur œuvre de destruction. C'est un enfer, un ouragan sous lequel il ne semble pas qu'un seul homme puisse rester vivant ! Les derniers préparatifs se font avec une hâte méthodique : on distribue quatre grenades, deux sacs par homme. Chacun vérifie le fonctionnement de son fusil et de sa baïonnette et fixe son outil et ses sacs à son ceinturon, pour pouvoir en faire un usage immédiat dans la tranchée conquise.

1 h. 15. Plus qu'une demi-heure. Les suprêmes dispositions sont prises, Les visages sont graves et recueillis. Désormais, on évitera de compter les minutes

qui vont se précipiter, et, pour cela, on fera manœuvrer encore une fois son fusil, on nettoiera son outil, on assujettira son équipement...

Soudain, le tir se rallonge. L... nous crie : « En avant ! En tirailleurs, à quatre pas d'intervalle vers la gauche ! »

A peine monté sur le parapet, je prends du champ vers la gauche, en répétant l'ordre à plein gosier, car le vacarme est assourdissant. La compagnie de droite, qui devait partir un peu plus tôt que nous, est déjà arrivée en vue des Boches. Les mitrailleuses crépitent vers nous, faisant vibrer nos tympans d'une manière énervante. Nous faisons un premier bond d'une trentaine de mètres et nous nous jetons dans les trous d'obus que nous rencontrons. Le tir de barrage adverse est déclenché, les 105 tombent comme grêle autour de nous. Je juge utile d'avancer, en dépit de la fusillade, pour sortir de cette zone, où nous risquons d'être écrasés dans nos trous. D'ailleurs, nous ne sommes pas arrivés au sommet de la crête, et les balles, quoique sifflant près de nos oreilles, ont peu de chance de nous atteindre. Je fais un nouveau bond, suivi par quelques hommes de mon escouade. Je saute dans un entonnoir, où l'un d'entre eux vient me rejoindre. Il me dit : « L... est tué, on vient de le voir tomber. » Je reste bêtement incrédule, ne pouvant m'imaginer que l'événement, à peine à son début et qu'il nous reste à développer, ait eu déjà cette conséquence irréparable : la mort d'un homme intelligent et bon, pour qui j'avais une vive amitié, presque de l'affection. Mais l'heure n'est pas à l'attendrissement. J'avance encore de quelques mètres. A ma gauche, T..., le Marseillais, mû par je ne sais quel instinct avertisseur, ou simplement pour ne pas rester seul, quitte son trou et se dirige vers moi. Au moment où il saute dans le mien, un obus éclate à la place qu'il vient de quitter. Il me regarde, effaré.

Nous sommes maintenant sur la crête. J'aperçois devant moi, à cent pas, leur « réseau » qui ne paraît pas avoir beaucoup souffert sur ce point. A une vingtaine de mètres, un creux d'où je pourrai envoyer quelques coups de fusil utiles. Je lui dis : « Vien, encore un bond. » — « Non ! » Je prends mon parti et pars, tête baissée, maudissant la terre gluante qui s'agrippe à mes jambes.

— Tac, tac, tac ! Je suis salué. « Ils » ne m'auront pas et j'irai jusqu'à l'endroit que je me suis fixé. Au moment où je vais y arriver, je sens comme un coup de trique sur l'épaule. Je suis touché ! Je m'affale de tout mon long dans le trou. J'ai une sensation de brûlure, mais c'est supportable.

Allongé sur le côté, je réfléchis, les yeux au ciel, sur la manière dont je vais bien pouvoir me tirer de là. Nos avions vont, viennent, font des signaux. Deux ou trois obus secouent l'atmosphère, m'enveloppant de leur souffle brûlant. L'un d'eux siffle au ras de mon trou et va éclater, me semble-t-il, à l'endroit où j'ai laissé les camarades tout à l'heure. Pourquoi n'avancent-ils plus ? L'attaque aurait-elle échoué ? Les mitrailleuses font toujours leur infernal bruit de machine à coudre ; celle qui m'a couché monte toujours une garde vigilante, son claquement me vrille le tympan, et des jets de terre prouvent qu'elle



LES POILUS PARTENT A L'ASSAUT

arroso le terrain autour de moi. Décidément, ça ne va pas être commode de sortir d'ici ! Si je sors seulement la tête, je serai sûrement fauché ! Puis le tir de barrage, derrière, qu'il faudra retraverser ! Il vaut mieux attendre.

Soudain, une tête se montre, puis deux, puis trois. Voilà toute mon escouade qui arrive. Je leur crie : « Attention ! baissez-vous, ça tape par ici ! » Comment se fait-il qu'ils soient encore debout ? Miracle ! la mitrailleuse est muselée !

Ils veulent me panser. Je refuse : il faudrait retirer ma capote, ma veste, et mon bras est trop lourd. D'ailleurs, je ne saigne toujours pas. Je demande des nouvelles. Le Marseillais est tué. Pourquoi ne m'a-t-il pas suivi tout à l'heure ? Les copains continuent à marcher hardiment, et rien ne semble s'opposer à leur avance. L'artillerie ennemie se ralentit étrangement. Je les suis du regard ; ils arrivent à la tranchée. Pourquoi ne lancent-ils pas leurs grenades ? Quoi ! pas même de lutte ?

Tout à coup, une calotte grise et rouge, une barbe rousse se montrent au-dessus du parapet. C'est un blessé boche, le bras en écharpe, qui vient vers moi... Alors, la tranchée est donc prise ? Le gaillard a l'air de savoir parfaitement où il va : il descend délibérément vers notre poste de secours.

Ma foi, je crois que le moment est propice pour moi aussi ; la bataille s'est assoupie, mais son réveil ne saurait tarder. Je prends la direction de la carrière, vers laquelle convergent de nombreux prisonniers et quelques blessés, français ou allemands. Chemin faisant, je rencontre les tristes jalons de notre avance victorieuse. Pauvres camarades ! je crains bien que vos dépouilles ne subissent encore bien des injures avant de recevoir une sépulture définitive, car, dans quelques minutes, la plaine sera une fois de plus balayée par le fer et par le feu !

... J'ai su par la suite qu'on avait reconnu l'impossibilité d'aborder la redoute de front. On l'avait tournée par la droite, en profitant du talus de la route, d'où les mitrailleurs avaient été fusillés sur leurs pièces. Le reste, se voyant pris, avait fait « Kamerad » avec un ensemble touchant. J'en vis environ 200, abrités dans la carrière, l'air satisfait et heureux. Jeunes pour la plupart, ils donnaient l'impression d'hommes ayant reçu une certaine instruction. Ils causaient de leurs petites affaires, assis en gradins, comme s'ils eussent posé devant le photographe, pendant un joyeux concours de bière, là-bas, à Heidelberg. Casquette sur l'oreille, la mine faraude de deux ou trois sous-officiers contribuait surtout à cette impression. Je ne vis pas sans satisfaction amener une demi-douzaine de mitrailleuses, parmi lesquelles se trouvait peut-être celle qui avait mis mon épaule à mal.

A. L.

« CRÈME-DE-MENTHE » S'AVANCE FORMIDABLE SUR LES TRANCHÉES ALLEMANDES



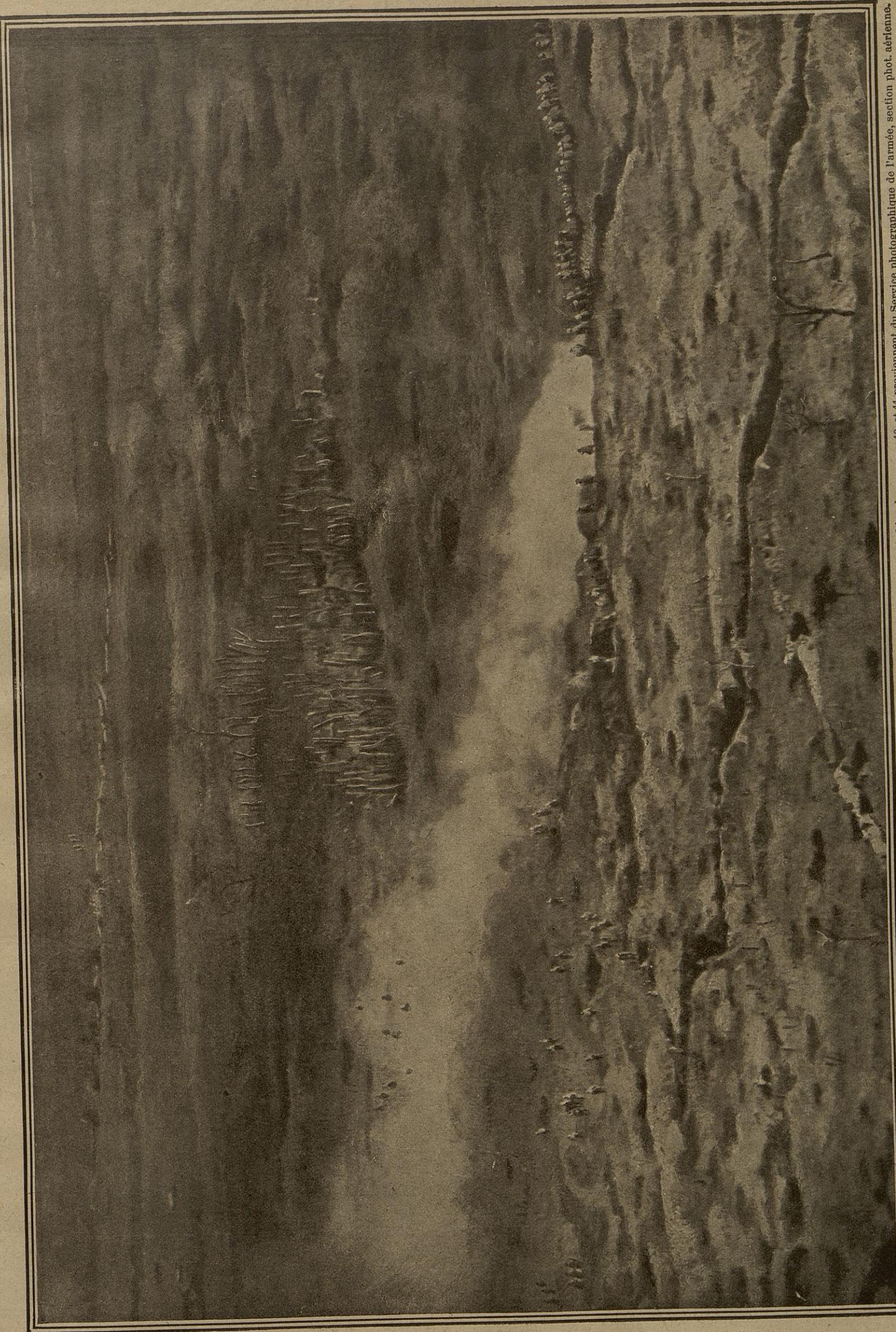
Ce dessin, exécuté d'après des documents pris sur le front britannique, montre de façon saisissante comment les fameux « Tanks » de l'armée anglaise, si pittoresquement dénommés : « Crème-de-Menthe », « Bonbon acidulé », « Sourire-du-Kronprinz », « Délices-du-Diable » par les Tommies, écrasent les défenses allemandes, brisent les réseaux de fil de fer, montent à l'assaut des tranchées. Devant ces monstres d'acier qui crachent la mort et que rien n'arrête, les Boches fuient épouvantés.

## NOS FANTASSINS UTILISENT LES TROUS D'OBUS



L'objectif de l'appareil aérien a embrassé une large étendue du champ de bataille que traverse la tranchée Guillaume, prise aux Allemands quelques jours auparavant. Nos fantassins s'y organisent, attendant de faire un nouveau bond vers l'ennemi ; on en voit d'autres qui ont pénétré dans des trous d'obus creusés par l'explosion des marmites ; ainsi de tranchée en trou d'obus, nos poilus avancent, se mettant à l'abri, autant qu'il leur est possible, des projectiles ennemis. On peut se rendre compte, par l'aspect du sol ainsi criblé d'excavations, que trop souvent les pluies emplissent d'eau, des difficultés que présente la marche en avant au cours d'une attaque. Elles n'arrêtent pourtant pas nos admirables troupes qui par tous les temps opèrent sur ce terrain, poussant toujours plus avant leur progression, malgré les contre-attaques désespérées des Boches.

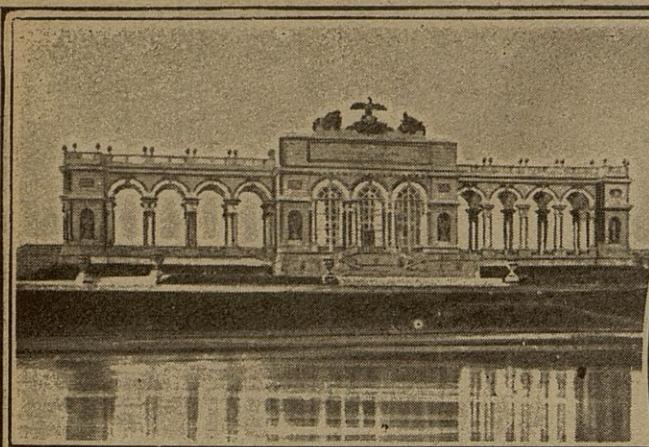
LA LIGNE ALLEMANDE VA ÊTRE EMPORTÉE



Les photographies des pages 10 et 11 proviennent du Service photographique de l'armée, section phot. aérienne.

Il s'agit d'enlever aux Allemands la tranchée qui se reconnaît à l'arrière-plan au sillon blanc que tracent ses sinuosités. Au premier plan est celle que nous avons récemment conquise. Elle découpe une surface recouverte naguère par le bois H., dont il ne reste plus que des tronçons d'arbres. Nos fantassins sortent de notre tranchée ; un incendie, provoqué par nos obus, consomme quelques abris boches de manière que la fumée qui en résulte dissimule en partie les préparatifs de l'attaque. Tout à l'heure, pour courir à la tranchée ennemie, nos poilus s'éparpillent à travers champs afin d'offrir le moins de prise possible au tir des mitrailleuses. Mais les Allemands ne les attendent pas : ils se replient en hâte sur une autre position. Les points blancs que l'on aperçoit au fond de la scène ne sont autre chose que des Boches qui battent en retraite.

## FRANÇOIS-JOSEPH ET SON SUCCESEUR



La « G'o iette » au château de Schönbrunn  
d'où l'on voit le panorama de Vienne.



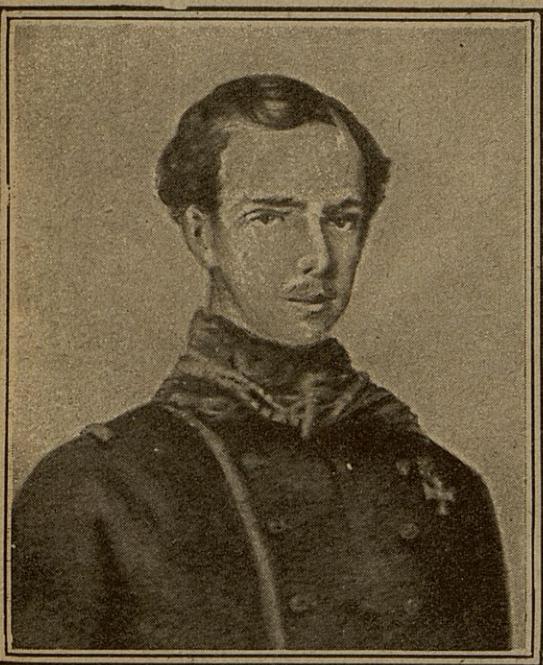
Le pavillon de chasse de Meyerling où le fils  
de François-Joseph trouva la mort.



Le nouvel empereur et l'impératrice.



François-Joseph 1<sup>er</sup>.



François-Joseph en 1859, lors de la guerre d'Italie

UNE ENTREVUE DE FRANÇOIS JOSEPH ET DE GUILLAUME II, SON COMPLICE

François-Joseph lors de son voyage à Paris en 1867

L'empereur d'Autriche François-Joseph 1<sup>er</sup> est mort à Schönbrunn le 21 novembre, âgé de 88 ans, après un règne de 68 ans. Dans le médaillon : sa femme, l'impératrice Elisabeth, née princesse de Bavière, qui fut assassinée près de Genève par l'anarchiste Luccheni.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE V (Suite)

## LE MORT SERAIT VIVANT!

Lui montrant alors la revue qu'il tenait à la main, le jeune homme demanda :

— Cela a dû faire beaucoup de bruit, dans la région, cette mort du commandant von Mornstein ?...

— Ah ! oui... dit l'autre en riant... je sais !... et monsieur n'est pas le premier qui m'en parle... eh bien ! non, monsieur, la mort du commandant Mornstein n'a fait aucun bruit dans la région... par la bonne raison que, dans la région, il y a deux ans au moins qu'il n'y a eu aucun accident de montagne... les journaux allemands ont été mal renseignés... ou bien ils avaient quelque bon motif pour publier cette nouvelle-là...

— Quel motif ? interrogea le jeune homme...

Mais l'autre, soudainement réservé, déclara :

— La Suisse est pays neutre, monsieur, et je manquerais à la neutralité de mon pays en me laissant aller à des réflexions désobligeantes pour l'une quelconque des nations belligérantes...

Et il s'éloigna plein de dignité...

Evidemment, André ne pouvait songer à mettre en doute la déclaration du maître d'hôtel : Interlaken, centre de toutes les excursions de la région, n'eût pu ignorer un fait dont la chronique locale se fût emparée.

D'un autre côté, était-il admissible que la presse allemande eût fait autour de cette fausse nouvelle un tel bruit, s'il n'y avait eu à ce bruit une raison ?...

Et quelle autre raison pouvait-il y avoir, vraiment, que le désir d'inspirer toute quiétude à ceux que le grand état-major de Berlin savait au courant des machinations de Mornstein, principalement Merlier... Merlier qui, à l'époque où avait été lancée cette nouvelle, vivait encore et dont il s'agissait d'endormir la défiance...

Et le jeune homme demeurait les yeux fixés sur le portrait du fameux commandant, tandis que sa pensée se reportait vers la mort de Merlier que le torpillage du bâtiment, interrompant l'enquête, commencée par le commandant, avait laissée inexplicable.

Et voilà que de nouveau sonnaient aux oreilles du jeune homme les derniers mots prononcés par le moribond...

« Mornstein ! avait-il répété à plusieurs reprises, avec un accent de terreur... Mornstein !... »

Pas un moment alors André n'avait soupçonné que le commandant allemand pût être lié à la fin tragique du vieillard, puisque Mornstein était mort...

Mais maintenant que la nouvelle était fausse !...

Y avait-il, dans ces conditions-là, invraisemblance à croire que le meurtre de François Merlier fut, sinon l'œuvre directe de Mornstein, du moins celle d'un homme à lui, perdu parmi les passagers de l'*Auvergne* ?

Bien plus ! N'était-il pas à supposer que le meurtrier de Merlier eût provoqué le torpillage du paquebot pour interrompre une enquête qui devait forcément aboutir à sa découverte ?...

Et André frémisait de colère à la pensée que peut-être il avait eu l'occasion, au cours de la traversée, de serrer la main de ce misérable...

Ses regards s'étaient à nouveau portés sur le portrait publié dans la revue et il répéta, soucieux :

— Mais où donc ai-je vu cette figure-là ?...

CHAPITRE VI

## NUIT D'HORREUR

Pourquoi, en rentrant à la Weisse Frau, André Routier avait-il gardé par devers lui la découverte faite à Interlaken, alors qu'il était décidé à en entretenir et Fridette et M. Heldrick ?

A quel secret dessein avait-il obéi en cachant soigneusement la revue rapportée d'Interlaken pour leur montrer le portrait de Mornstein, au lieu de la leur mettre sous les yeux ?...

Un détail avait suffi à lui faire ainsi radicalement changer de ligne de conduite : à peine franchi le seuil de sa chambre, il avait constaté que quelqu'un, en son absence, y avait pénétré et que ce quelqu'un avait opéré dans ses affaires : une perquisition minutieuse...

Une main experte avait tout inventorié, non seulement dans ses valises, mais encore dans ses vêtements, poussant la curiosité jusqu'à en découdre la doublure pour se bien assurer qu'entre cette doublure et l'étoffe, rien ne se trouvait caché !...

Et, tout de suite, le nom d'Heldrick lui vint à l'esprit !...

Si, par exemple, on lui avait demandé à quel mobile il attribuait cette perquisition, le jeune homme eût été bien empêché de répondre.

En tout cas, cet acte ne devait pas contribuer à augmenter beaucoup le peu de sympathie que déjà il éprouvait à l'endroit de M. Heldrick... bien au contraire...

Et s'il n'eût pas dû se séparer bientôt de lui, certainement cet incident l'eût-il poussé à avancer la date de son propre départ...

Mais le Hollandais avait annoncé le sien comme imminent et André se décida à se taire jusqu'à ce que la Weisse Frau eût été débarrassée de cet encombrant et peu discret personnage...

Au cours de la soirée, même, fut arrêtée entre eux la base d'une grande excursion à faire dans le massif du Rothorn...

Cette excursion, André y songeait depuis longtemps ; de tous les points cités par le père de Fridette à son lit de mort, le Rothorn était le seul où il n'eût pas encore perquisitionné.

Le lendemain, André était descendu à Spiez pour y faire l'acquisition d'un piolet et d'un ac à provisions, ces deux accessoires indispensables d'une ascension sérieuse lui manquant...

À fond, cette course n'avait été qu'un prétexte destiné à lui permettre de vérifier ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ses soupçons sur le Hollandais...

Fridette devait descendre, elle aussi, jusqu'à Kandersteg pour accompagner les époux Bienthal qu'une affaire de famille appelaient pour quelques jours à Brig.

M. Heldrick serait ainsi absolument libre de ses mouvements et les soupçons d'André ne pourraient s'égarer au cas où il serait amené à faire, à son retour, les mêmes constatations que la veille...

On imagine que ce ne fut pas sans une certaine émotion que, le soir venu, le jeune homme réintégra sa chambre : une investigation serrée ne tarda pas à lui montrer qu'une main étrangère s'était, une fois encore, promenée parmi ses papiers...

Tout avait été l'objet d'une perquisition sérieuse, le visiteur sachant avoir devant lui tout le temps nécessaire ; et rien n'avait été négligé, rien... pas même les vieux journaux rapportés par le jeune homme d'Interlaken la veille...

Et, parmi ces journaux, il sembla tout à coup à André que la revue allemande où se trouvait publié le portrait du commandant Mornstein avait été l'objet d'un examen plus sérieux, plus prolongé...

La page où se trouvait gravé le portrait du fameux alpiniste prussien avait disparu...

André, cette constatation faite, cherchait à comprendre à quel sentiment pouvait bien avoir obéi M. Heldrick en agissant ainsi.

En quoi le commandant von Mornstein pouvait-il importer à ce commerçant hollandais ?

A moins que...

Et voilà que, tout à coup, une exclamation de stupeur lui jaillit des lèvres.

— Voyons... voyons, murmura-t-il, je suis fou !... en vérité... fou à lier... Cependant...

Les yeux fermés, il revoyait le portrait qu'il avait publié la revue, tandis qu'il contraint sa mémoire à se souvenir de mille petits détails, qui lui rendaient plus sévère, plus implacable, la comparaison avec un autre visage... Et, sans doute, se débattait-il contre l'évidence, car il finit par murmurer :

— Les cas de ressemblance aussi flagrante se sont présentés, c'est certain... Mais pourtant...

Il ajouta, après un instant de réflexion :

— Pourtant, pourquoi avoir fait disparaître ce portrait, si ce n'est pour empêcher une comparaison si aisée, vu les circonstances...

Il réfléchit, puis au bout de quelques instants :

— Il est vrai qu'il avait un autre moyen de s'opposer à cette comparaison, c'était de partir... Qu'en revenant tout à l'heure, je ne l'aurai plus trouvé au chalet et je demeurerai dans le vague en ce qui le concerne... Mais, d'un autre côté, sa présence ici n'a pas uniquement pour but de contempler les admirables sites de la Weisse Frau... Il doit avoir, à demeurer dans la contrée, des raisons majeures, des raisons puissantes, peut-être les mêmes que j'ai, moi aussi, à y demeurer... Le secret de ce malheureux Merlier...

« Dans ces conditions-là, il a détruit la pièce de comparaison, se proposant de voir venir et d'agir d'après mon attitude... Eh bien ! moi aussi, je verrai venir... et j'agirai suivant les circonstances...

Et voilà pourquoi André Routier avait gardé le

silence sur l'intéressante découverte qu'il avait faite.

Sans en rien laisser paraître — du moins en fut-il persuadé — le jeune homme étudiait à la dérobée M. Heldrick et, de plus en plus, demeurait persuadé que sa perspicacité avait vu juste : le Hollandais offrait avec la gravure allemande des points de ressemblance tels qu'il eût fallu être fou pour ne pas s'y arrêter...

Assurément André ne pouvait encore rien affirmer : avant toutes choses, il lui fallait réunir un faisceau de preuves convaincantes qui lui permettent d'agir en toute certitude...

Et il s'applaudissait, maintenant, de l'excursion projetée pour le lendemain, au cours de laquelle les occasions de contrôle s'offriront indubitablement nombreuses... et lumineuses...

Comme le départ avait été fixé à l'aube, la soirée fut écourte et les deux hôtes du chalet, ayant pris congé de Fridette, regagnèrent de bonne heure leur chambre...

Retirée dans la sienne, la jeune fille demeura longtemps à rôder sans raison, allant d'un meuble à l'autre, suivie du regard dans son étrange manège par Fellow qui, assis sur son train de derrière, la regardait, étonné d'un changement si grand dans les habitudes de sa jeune maîtresse...

Celle-ci enfin s'approcha de lui et, s'agenouillant, comme une enfant, devant le molosse, prit entre ses



deux mains l'énorme tête de l'animal pour le contraindre à concentrer toute son attention sur ce qu'elle allait lui dire...

Fellow attendait, fixant sur elle ses larges prunelles aux reflets d'or.

— Ecoute, mon vieil ami, lui murmura-t-elle d'une voix qui tremblait d'émotion... écoute et retiens bien... J'ai peur... Oui, c'est bête, mais c'est ainsi... J'apprends cette excursion de demain !... Les accidents sont si vite arrivés en montagne... Je sais bien qu'ils sont deux et qu'à deux il y a moins de danger... Mais, je ne sais pourquoi, j'ai de mauvais pressentiments. Aussi, n'est-ce pas ? tu feras attention... Tu connais la montagne, toi !... tu sais comment il faut s'y prendre pour reconnaître la crevasse, sous la couche de neige qui la recouvre... Tu les guideras... tu protégeras... n'est-ce pas... ? Tu veilleras sur lui !...

Elle avait des larmes dans les yeux...

— Tu comprends bien, dis ?... insista-t-elle...

On eût dit que l'animal se rendait compte de l'importance de ces recommandations : sans un mouvement, les yeux fixés sur sa jeune maîtresse, il faisait entendre de presque imperceptibles gémissements, comme s'il eût voulu la rassurer... (A suivre.)



*La mission sanitaire envoyée en Roumanie par l'Union des Femmes de France. Au centre : l'amiral Fournier, Mme Pérouse, présidente de l'Union des Femmes de France, et Mme Lahovary, femme du ministre de Roumanie à Paris.*

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS ROUMAINS.** — La lutte est toujours très dure sur les fronts roumains. Nos alliés, d'une part, contiennent les efforts que fait l'ennemi pour progresser sur leur territoire, d'autre part, échappent à l'enveloppement que méditait Falkenhayn. Les derniers communiqués reçus nous apprennent que dans la région de Dragoslavele les Austro-Allemands ont été refoulés et que les Roumains y ont occupé des positions avantageuses. Dans la vallée de l'Oltu, malgré l'acharnement de la lutte, la situation est sans changement. Dans la vallée du Jiu, nos alliés ont dû reculer très sensiblement. Ils ont dû abandonner Craiova, ville ouverte, et se retirer sur des positions à l'est de cette ville, où l'ennemi n'aurait pris pour tout butin que 300 wagons. En Dobroudja, nos alliés se maintiennent sur les positions au delà desquelles ils ont, il y a quelques semaines, repoussé les Germano-Bulgares : la situation sur ce front est sans changement notable.



*M. Briand vient de remettre la médaille d'or des épidémies à Mme Tittoni et la médaille d'argent à Mlle Tittoni.*

**FRONT DE MACÉDOINE.** — Les troupes alliées qui opèrent sur la gauche de ce vaste front ont continué de remporter de brillants succès. Refoulant les Bulgares au prix de pénibles combats, elles se sont emparées peu à peu de toutes les positions qui dominent Monastir. Enfin, le 19 novembre, elles entrent dans la ville, que les Bulgares ont évacuée, reconnaissant l'impossibilité de la défendre. La population les accueille avec enthousiasme. Il y avait quatre ans que les Serbes l'avaient arrachée au joug des Turcs. Monastir a une grande importance morale et matérielle : peuplée de 65.000 habitants, tête de ligne d'un chemin de fer qui l'unit directement à Salonique, située au noeud des principales routes qui montent de l'Égée vers le centre de la contrée, elle doit devenir à bref délai la base nécessaire au développement de nos opérations militaires en Orient.

Les alliés ont occupé successivement, très au delà de Monastir, différents villages ou positions, que l'ennemi, dès le 23, cherche à leur ravir par des contre-attaques exaspérées.

## NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de **4 fr. 95** pour tous frais. L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs des réseaux Nord et Est.)

## Ce qu'il faut lire et conserver UN ROYAUME EN EXIL (La Belgique du dehors)

Cet ouvrage, paraissant en fascicules mensuels de 32 pages, constituera à proprement parler

**L'Histoire de la Belgique pendant la Guerre**  
illustrée par les documents du Service photographique de l'armée belge  
**Prix de chaque fascicule mensuel... 1 fr.**

Les deux premiers fascicules sont en vente dès maintenant  
6, boulevard Poissonnière. (Envoi franco de chaque fascicule contre 1 fr. 15.)  
Les commander dans tous les kiosques et librairies.

## VIENT DE PARAITRE

## L'ATLAS DE GUERRE 56 cartes en 2 couleurs sur la guerre **1 fr.**

CET ATLAS CONTIENT  
LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS  
SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux.  
Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b<sup>e</sup> Poissonnière, Paris.

**ENVOI FRANCO CONTRE 1.15**  
ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : **2.50**  
**ENVOI FRANCO CONTRE 2.65**

**LE PAYS** offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.  
**DE**  
**FRANCE**

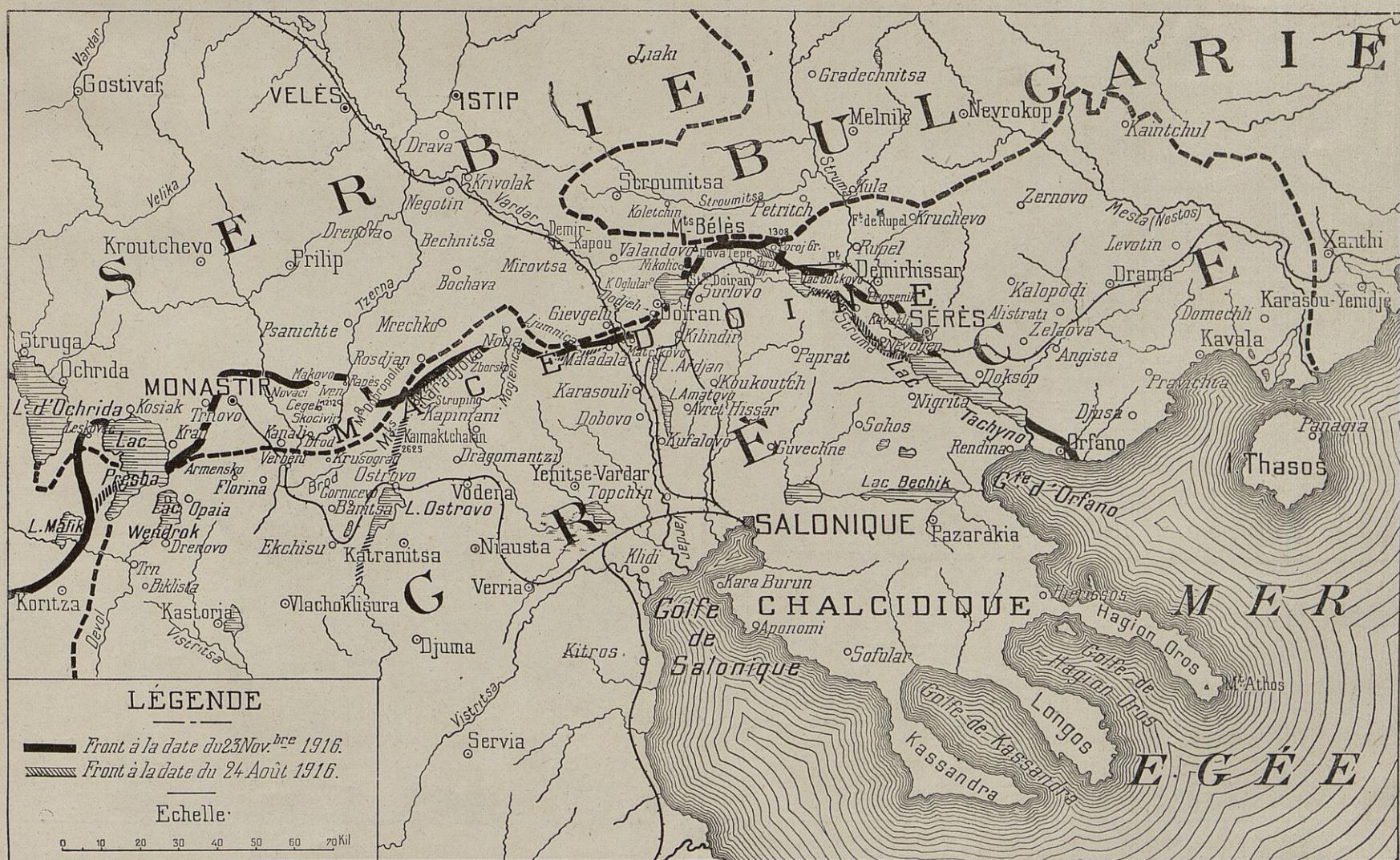
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 110, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Observateur sauvé par son parachute. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

## LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



## LES OPERATIONS DANS LES BALKANS



## La Guerre en Caricatures



PAR DÉFINITION

— Avez-vous remarqué que les circulaires ne sont jamais appliquées ?...  
— Mais rien que son nom indique qu'une circulaire est faite pour être tournée ! ! ...



AU REPOS

— Tu es fou, Wilhelm, d'astiquer tes armes comme ça ! ...  
— Que veux-tu, Hans, puisqu'on ne brille pas à l'avant, faut bien briller à l'arrière ! ! ...



INCOMPATIBILITÉ

— J'veux demande un peu si c'est pas une honte ! Avoir un pied-à-terre quand on est aviateur ! ! ...